

... Sans queue ni tête ...

de Simone Berti

Le rapport sexuel indique que nous sommes sans origine et que nous ne sommes d'aucune manière à l'origine de nous-mêmes.¹ Nous ne pouvons pas nous faire naître nous-mêmes. Le corps est le testament de notre être-en-relation. La corporéité partagée de la mère et de l'enfant, de laquelle il appartient à nous tous d'émerger, est le prototype physique de notre dépendance psychique.

Notre corps reste cependant la trace de l'empreinte de cet autre qu'est la mère.

Il est fondamental pour expérimenter notre être-un-corps de l'avoir senti comme corps désirable. Une mère qui désire de trop ou qui ne désire pas assez s'imprime dans ce corps.

Mais d'autre part, où se situe la juste mesure entre notre désir et le désir de l'autre?

Tous nous luttons pour gérer deux faits de base: nous sommes des êtres incorporés et nous sommes sujets au regard de l'autre. Cela constitue un défi fondamental: la nécessité d'intégrer la signification de notre corporéité au sens de nous-mêmes.

D'autre part, le corps ne se développe pas dans un vide: le corps est un corps social, connoté selon le genre, et il n'existe pas quelque chose qui serait un corps naturel. Nous ne pouvons pas penser au corps en dehors des discours culturels, sociaux, politiques qui constituent le cadre de nos vies et qui exercent sur nous une pression plus ou moins forte.

Nous pensons au corps à travers un discours, à travers des paroles, mais des paroles normatives, qui ne permettent ni écoute ni récit.

Qu'est-ce qui lie entre eux le sens de moi-même et mon corps? Si j'observe une photo d'il y a quelques années, je note une continuité qui m'ancre dans le sentiment de la sécurité d'être toujours le même corps; ce corps qu'encore je suis alors qu'aucune de mes cellules est restée la même, tous les atomes qui le composent se sont renouvelés, voire même selon des formes de défaut radical, cette forme que j'observe me restitue un sens de la permanence, de continuité. "Que reste-t-il de moi après que mon corps se consume dans le temps et que mes idées se dissolvent?"² Ce que cette image nous restitue est l'énigme de l'identité. Il n'est donc pas évident que je sois mon corps et que j'aie mon corps. Qu'arrive-t-il si cette étape ne s'accomplit pas en entier?

La dimension matérielle du corps qui en témoigne la finitude n'est pas évitable. Paradoxalement à ce que me renvoie la finitude, je lui confie la tâche de me garantir le sens de la continuité, de rester Moi dans le temps.

1

Cfr. J.L. Nancy *C'è rapporto sessuale – e poi*, in *Del sesso*, Cronopio, Napoli 2016.

2

Bodei riportato da S. Vigetti Finzi, *Corpo macchina e soggettività femminile*, in *Costruzioni Psicoanalitiche*, n.2, Edizioni Franco Angeli, 2001.

L'identité est la grande chimère que nous cultivons et, paradoxalement, chaque demande de cure porte en elle essentiellement la demande d'une identité à restituer, d'une identité fonctionnelle, d'une identité performante, d'une identité qui nous laisse dans la maîtrise de notre vie.

C'est au contraire à partir de l'identité que s'origine une grande part du sens d'impuissance à vivre notre existence, il y a une charge dans le désir d'identité, d'unité, d'intégrité, qui nous opprime.

Le corps prend en charge de témoigner de cette tyrannie.

La psychanalyse naît en fait d'un corps privilégié: le corps féminin. C'est un corps qui a dû, dans toute notre tradition culturelle, parer au manque: le manque d'âme, le manque de fondement, le manque de vérité. Et il naît en rencontrant et en traversant la question hystérique. Le corps de l'hystérique dans finitude devient un corps de parole, porteuse de vérité, en tant que la vérité que l'on présume manque de fondement et ouvre en fait à l'abysse, à l'infini.

Le corps que nous restitue la psychanalyse est un corps qui en ultime instance – comme l'écrit avec grande efficacité Aldo Rescio- “ne supporte pas la seigneurie ou l'empire d'aucun système de règles, il n'est pas de fait reconductible à un *tout* ou à l'*unité*. Autrement, c'est une multiplicité de lignes, d'intensités liées aux expériences de la pulsion : c'est-à-dire un corps fragmenté, traversé par des lignes de fuite qui ne consentent aucune reconstitution appropriée. Ce serait comme dire :le corps n'a ni queue ni tête, dans la mesure où il s'agit d'intensités irrégulières, évanescences à tout rapport de mise en système ou de réduction anatomique. Il en résulte que le corps est à la fois plus ou moins celui des parties qui le composent³.

C'est ce qui émerge entre les demandes sans réponses que l'hystérie nous remet : J'ai un corps et je ne sais qu'en faire. Où est la vérité ? Comment puis-je situer ce corps. De quel côté, quel nom lui attribuer ?

Sans queue ni tête de quel côté dois-je commencer à compter ? A quelle part attribuer la représentation de mon corps si je n'ai pas un corps propre ni propriété du corps ?

Ces demandes peuvent ouvrir la voie à une restitution de ce que la recherche de cette identité si convoitée en tant qu'identité épurée de toute sorte d'imperfection avait transformée en mutilation existentielle pour l'être humain.

Si le corps de la femme dans sa finitude devient porteur de vérité c'est cependant au corps de l'homme qu'a été confié le devoir d'honorer la promesse d'intégrité. Mais, ce faisant, il paie cher parce que la promesse d'intégrité que le miroir nous renvoie nécessairement à nos début est destinée dans tous les cas à nous être renvoyée dans un peut-être, voire même en morceaux.

Dans cette comédie dirigée par l'Autre, la mascarade féminine et la parade masculine s'opposent et se nouent.

Françoise Dolto trouve que, au regard du destin de la dote narcissique, la femme est mieux équipée que l'homme.

L'homme, pour se sentir bien dans son propre rôle, qu'il soit celui du mâle, de l'amant ou du père, a toujours besoin de recevoir une confirmation de l'extérieur. Le jeune garçon, outre à être lui-même, à ce corps dont il doit maintenir l'intégrité, doit aussi conserver et défendre son bien propre à ciel ouvert : le pénis et les testicules. Il doit en outre les protéger, défendre et honorer ses engagements. Le jeune garçon doit se refuser à régresser vers la mère, malgré le fait qu'il en ressent souvent la tentation et que cela lui soit nécessaire surtout pour se mettre à l'abri de la fragmentation dont il est plus souvent sujet, dans ses fantasmes, que les petites filles. Elles sont tranquilles, pour elles, c'en est fini, il n'y a plus rien à couper.

Ce qui prévaut chez la femme, son point critique, c'est celui de la valorisation et, avec ce qui l'accompagne, le risque de la sous-évaluation ou la dévalorisation ; d'autre part pour l'homme le point critique réside dans cette nécessité que son être homme soit continuellement répété et confirmé.

Dolto souligne qu'il s'agit d'un risque permanent chez l'homme, à savoir sa fragmentation narcissique sur tous les registres.

Du point de vue de la réalité cela regarde le corps-à-corps, la lutte constante, le combat.

Du point de vue imaginaire, cela se relie au *post coitum* à travers la vue de la flaccidité du pénis attaché au corps phallique, qui y introduit une fracture, un moment de discontinuité qui en quelque sorte doit être dépassée. Dolto dit que les rapports sexuels continuels de l'homme, indépendamment de la modalité selon laquelle ils sont effectués, ont comme enjeu cette restructuration narcissique, ce moment de réunification de l'imaginaire du corps propre, absolument nécessaires pour faire front au moment de la chute, qui de toutes les façons est un élément fortement destabilisant de l'image de soi.

Pour finir, du point de vue symbolique, la fragmentation a à voir avec ce qui peut salir le nom, donc l'homme en tant que porteur du nom qui peut être jeté dans la boue par l'épouse elle-même, jeté dans la boue par le frère lui-même ou par la descendance⁴.

Une femme ne se fait pas reconnaître comme femme par le nombre ou l'intensité de ses orgasmes, souvent sa jouissance est vivante car jurement secrète, silencieuse, cachée. D'où la nécessité de s'identifier grâce à l'amour.

Si elle veut s'assurer de ne pas être seulement un objet quelconque, elle doit emprunter l'un de l'Autre, son unicité. En d'autres termes, ne pouvant pas être *La* femme, il ne lui reste plus qu'à être une femme, choisie par un homme.

Sans point de référence constant, à qui confions-nous notre identité? Corps et parole ne réussissent pas à nous tenir à l'abri de la dévalorisation ou de la fragmentation. Pouvons-nous trouver ancrage sur quelque chose sujet à la dérive ou à la dissolution?

Dans l'accès de panique, le corps ne réussit pas à se taire mais sa parole subvertit l'ordre du sens, elle le perd. Le corps restitue une parole qui a perdu ses références symboliques, ne les contredit pas comme l'hystérique; là où la vérité devient inconsistante, la connexion entre le corps et la parole se perd.

Le sens devient plus dense sur le corps et la parole se prive de signification, le sujet perd contact avec sa propre vérité, il disparaît, il perd consistance. Son image se dissout et la parole ne sert plus comme ancrage, rien n'apparaît comme pleinement évident, il ne peut plus y avoir de contradiction mais tout part en fumée, devient trouble, en dissolution. Le sens de la panique indique mieux que tout autre chose cet état critique, le malaise de notre civilisation et leurs effets sur le sujet: la désorientation, le dépaysement, le déracinement, l'émiettement des points de référence symboliques.

Si l'horreur peut se manifester comme terreur de retourner dans un fond sans fond, faire l'expérience d'un trait de perte totale des points de référence, du côté de l'autre extrémité nous avons le non-né: où puis-je trouver la preuve que, au moins pour un moment, je suis né?

Comment s'assurer de ne pas être resté confiné dans les limbes, jamais arrivé à la vie, jamais incarné?⁵

La psychanalyse peut représenter une marge vers cette tendance à la décorporité-décorporation, à la perte de l'aspect matériel, justement parce que ce qui s'oppose à l'horreur de ce qui est matériel renvoie à la finitude. Mais la finitude est ce qui restitue la plénitude, pour autant que la plénitude soit possible dans l'existence humaine.